Daniel Keene

Pièces courtes 3

Traduit de l'anglais (Australie) par Séverine Magois

éditions
THEATRALES

Pièces courtes 3

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

DANS LES COLLECTIONS « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN » ET « EN SCÈNE »

Silence complice / Terminus, 1999, 2011 (nouv. éd.)

avis aux intéressés, in *Petites pièces d'auteurs 2,* 2000 (édité seul, 2004, et in *Pièces courtes 2,* 2007)

Pièces courtes 1, 2001, 2005 (nouv. éd.) *(un verre de crépuscule / monologue sans titre / les yeux / ciseaux, papier, caillou / le récit / ni perdue ni retrouvée / duo / porteuses de lumière / deux tibias / terre natale / un tabouret à trois pieds / kaddish / le violon / la pluie)*

La Marche de l'architecte / les paroles, 2002

Cinq hommes / moitié-moitié, 2003

Paradise (Codes inconnus 1), 2004

Pièces courtes 2, 2007 *(la terre, leur demeure / nuit, un mur, deux hommes / Garçon sans visage / Entre aujourd'hui et demain / brève obscurité / vespérale / avis aux intéressés / Marie & Marguerite / le premier train / ce qui demeure / fleuve / Cat / croquemitaine / Le Souffle de K.)*

Les Dents du serpent (Citoyens & Soldats), 2010

Dreamers, 2011

DANS LA COLLECTION « THÉÂTRALES JEUNESSE »

une chambre à eux / la visite, in *Théâtre en court 1. 12 petites pièces pour adolescents,* 2005

la rue, in *Court au théâtre 1. 8 petites pièces pour enfants,* 2005

L'Apprenti, 2008

La Promesse, in *Si j'étais grand 3. 2 pièces à lire, à jouer,* 2014

Chez d'autres éditeurs

Une heure avant la mort de mon frère, Lansman, 1995, 2004 (nouv. éd.)

Une église vide, in *Terre de jeux, 15 auteurs du monde,* Gare au Théâtre, 1999

Daniel Keene

Pièces courtes 3

Traduit de l'anglais (Australie) par Séverine Magois

éditions
THÉATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction et travail éditorial : Pierre Banos et Gaëlle Mandrillon.

Pour l'écriture des pièces courtes de ce recueil, Daniel Keene a reçu le soutien du Fonds culturel de la Copyright Agency, Australie.

© 1998-2016, Daniel Keene, pour la langue originale.

© 2002 *(les paroles)*, 2017, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-84260-744-9 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Charlotte Cornic.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique d'un des textes de ce recueil, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Sommaire

Chère Juliette 9

La Visiteuse 17

Un café, une table (trois conversations) 33

Une mort 63

Je dis je 77

Dernier rivage 83

le prisonnier et son gardien 105

Tout au long de la nuit 123

Ali 135

les paroles 147

Photographies de A 165

Trois hommes dans une bouteille 189

chacun sa part 223

Rapport pour une académie 273

Chère Juliette

(Dear Juliet)

« Il me faut maintenant me nourrir d'illusions ;
ne plus sentir le vide de ma vie. »

Constantin Cavàfis, « Septembre 1903 »,
in *Tous les poèmes*, traduction Michel Volkovitch,
Le Miel des anges, 2017.

« Toutes les nuits du monde en une seule encloses »

Jean Cassou, « Tristesse du miroir déformant »,
in *Œuvre lyrique*, Erker, 1971.

Personnage

J., un homme d'une vingtaine d'années

Commande d'écriture de la Comédie de Valence pour le projet « Une chambre en ville », *Chère Juliette* a été créée le 24 mai 2011, dans le cadre du Festival Ambivalence(s), mise en chambre par Norah Krief. Avec Éric Massé.

Une chambre d'hôtel.
Un lit à deux places, une coiffeuse, un canapé.
Une grande fenêtre au rideau fermé.
Une salle de bains, hors scène.
Une bouteille de champagne et deux flûtes dans un seau à glace.

Nuit.

J. entre.
Il referme la porte et donne un tour de clef.
Il porte un blouson à capuche et des lunettes noires ; il a une petite valise à la main.
Il pose la valise sur un porte-bagages au pied du lit et traverse la chambre, jusqu'à la fenêtre.
Il ouvre le rideau et regarde brièvement au-dehors.
Il se retourne et embrasse la chambre du regard.
Il va jusqu'au lit et ouvre la valise.
Il en sort une housse, sur un cintre, et l'emporte dans la salle de bains.
Il revient, retirant sa capuche.
Ses cheveux sont coupés ras.
Il va jusqu'à la coiffeuse et examine son reflet dans le miroir.
Après une pause :

« Chère Juliette...
Pause.
Chère Juliette, mon train arrive à vingt et une heures trente. Je devrais être à l'hôtel vers vingt-deux heures. J'ai réservé notre chambre préférée, celle qui donne sur le fleuve. Tout sera prêt. »
Il regarde une fois encore autour de la chambre.
Oui, comme toujours. Mais moi aussi il faut que je sois prêt.
Il regarde à nouveau son reflet et se passe la main dans les cheveux.
« Le personnel de l'hôtel doit nous connaître depuis le temps. Je me demande ce qu'ils disent de nous. Ils disent forcément quelque chose. J'imagine que ce qu'ils disent n'est pas très aimable. Ça t'ennuie, je me demande ? »
Il passe de la coiffeuse au seau à champagne. Il sort la bouteille et en étudie l'étiquette.
J'ai entendu ce qu'ils disent, sans le vouloir bien sûr. Ça m'ennuie et ça ne m'ennuie pas, tout dépend de mon humeur.

Il débouche la bouteille et se sert du champagne. Il déambule lentement dans la chambre, la bouteille toujours à la main, buvant quelques gorgées.
« Pour moi cet hôtel, cette chambre n'appartiennent qu'à nous. Ici, tous les autres ne sont que des ombres. Les autres clients qui dorment dans notre chambre… j'ai du mal à les imaginer ; ils n'existent pas. Pour moi cette chambre est vide quand nous n'y sommes pas, attendant que nous arrivions. Ce fantasme n'est pas pour me déplaire. Peux-tu me le reprocher ? »
Il marque une pause et sourit.
On ne devrait reprocher ses fantasmes à personne, Xavier, seulement les pardonner, mon cher.
Il pose la flûte et la bouteille sur la coiffeuse et retire son blouson.
« Un jour nous aurons un endroit vraiment à nous. Je sais que tu n'aimes pas que je dise ça. C'est pourtant vrai. Tu te défends de l'imaginer, mais moi je m'y vois déjà. Tout sera tel que nous le voulons. Nous serons tels que nous le voulons. »
Il se dévisage dans le miroir de la coiffeuse.
Comment serons-nous ? Ça laisse rêveur…
Il reprend la flûte et la vide ; il se ressert.
« Ces dernières semaines ont été assez pénibles. Sabine et les enfants – »
Pause.
Je t'en prie, continue. Je t'en prie.
Pause.
« Sabine et les enfants ont été particulièrement difficiles. Sabine est de plus en plus mécontente de son travail. Elle espérait une promotion, mais on lui a préféré quelqu'un de plus jeune. Dois-je entrer dans les détails ? Elle fait la tête et compte sur moi pour la réconforter. Je fais ce que je peux, même si le cœur… n'y est pas vraiment. Les enfants râlent et se plaignent de l'école, comme toujours… Je ne vais pas non plus t'assommer avec ça. »
Il sourit, penche la tête.
Tu sais bien que je meurs d'envie de tout savoir !
Il vide sa flûte et se reverse du champagne.
« Inutile de préciser que j'ai dû me conduire de façon exemplaire. Quelle mascarade ! Je me sens de plus en plus éloigné de ma famille, mais je fais de mon mieux pour dissimuler mon absence. J'ai le sentiment de n'être rien qu'un masque. Je mène une demi-vie dans un silence désert. Je ne

La Visiteuse

(The Visitor)

Personnages

FRÉDÉRIC, une trentaine d'années

ODILE, la petite quarantaine

Commande d'écriture de Philippe Delaigue pour La Fédération [Théâtre], dans le cadre du projet « Cahier d'histoires #1 », *La Visiteuse* a été créée le 12 janvier 2009, à Alès, au lycée Jean-Baptiste Dumas, en partenariat avec Le Cratère, Scène nationale d'Alès, dans une mise en scène d'Olivier Maurin. Avec Nicolas Oton (Frédéric) et Sabrina Perret (Odile).

Une salle de classe.
Fin d'après-midi.
Frédéric, l'agent d'entretien, est en train de passer le sol au balai à franges.
Il est vêtu d'une combinaison de travail bleu pâle ; il a de petits écouteurs dans les oreilles et porte son iPod dans sa poche de poitrine. Il chantonne sur la musique qu'il est en train d'écouter.
Il fait une pause dans son travail, plante le balai bien droit dans son seau et s'approche du tableau.
Il lit en silence le bout de poème écrit au tableau :

« je flotte visage perdu au milieu d'une heure
sans secours sans appel
je descends sans conviction des marches sans but[1] »

Il se détourne et s'empare à nouveau de son balai.
Il marque un temps d'arrêt, hausse les épaules, puis reprend son travail.
Au bout de quelques instants, la porte de la salle de classe s'entrouvre et un visage apparaît ; c'est Odile, une femme bien habillée.
Elle ne fait aucun cas de Frédéric.
Frédéric lève les yeux et voit Odile. Il interrompt son travail. Il retire ses écouteurs et les pend autour de son cou.

FRÉDÉRIC.– Excusez-moi, mais le lycée est fermé.

ODILE.– Je sais.

Elle entre dans la salle de classe et referme la porte derrière elle.

FRÉDÉRIC.– Vous voulez voir quelqu'un ? Je crois que certains profs sont encore –

ODILE.– Non, personne. Merci.

Elle commence à déambuler dans la classe, la parcourant des yeux, faisant courir ses mains sur les pupitres, considérant ce qu'il y a aux murs.

FRÉDÉRIC.– Je peux vous aider ?

ODILE.– Je vous en prie, ne vous occupez pas de moi. Je ne veux surtout pas vous déranger.

---

1. Philippe Soupault, « Le nageur », in *Georgia,* Les Cahiers libres, 1926. (© Gallimard)

FRÉDÉRIC.– C'est juste que personne n'a le droit de… une fois que le lycée est fermé.

ODILE.– Je suis sûre que ça ne gênera personne.

FRÉDÉRIC.– Je n'en suis pas si sûr.

Pause.

ODILE.– C'est la salle de classe où j'ai passé ma dernière année de lycée.

FRÉDÉRIC.– Ça n'empêche que vous n'avez pas le droit d'être ici.

ODILE.– Elle n'a pas beaucoup changé. Je me disais qu'elle aurait pu.

FRÉDÉRIC.– Rien ne change jamais par ici.

ODILE.– Certaines choses ont changé. Il faut rester loin d'un endroit pendant un certain temps pour s'apercevoir qu'il a changé. Et je suis restée loin d'ici pendant pas mal de temps.

FRÉDÉRIC.– Sauf que les règles, ça ne change pas. Quand le lycée est fermé, il est fermé, et les seules personnes censées être ici sont les personnes qui travaillent sur place.

ODILE.– Si vous ne le répétez à personne, personne n'en saura rien. Tout ce que je veux, c'est pouvoir jeter un œil à cette classe, après je me sauve, promis.

Frédéric hausse les épaules.

FRÉDÉRIC.– C'est rien qu'une salle de classe.

ODILE.– Pour vous peut-être.

FRÉDÉRIC.– Parce que c'est quoi pour vous ?

ODILE.– C'est une classe où j'étais… quand j'étais quelqu'un d'autre.

FRÉDÉRIC.– Vraiment ? Vous étiez qui ?

ODILE.– Si je suis venue ici, c'est pour m'en souvenir.

FRÉDÉRIC.– Écoutez, je ne sais pas de quoi vous parlez, mais si vous voulez jeter un œil, alors jetez un œil. Y a pas grand-chose à voir. Après il faudra que vous partiez, et après il faudra que je finisse mon travail.

ODILE.– Vous pouvez finir votre travail pendant que je suis là, non ?

Un café, une table

(trois conversations)

(Café Table, three conversations)

« Qu'une place soit faite à celui qui approche,
Personnage ayant froid et privé de maison.

Personnage tenté par le bruit d'une lampe,
Par le seuil éclairé d'une seule maison.

Et s'il reste recru d'angoisse et de fatigue,
Qu'on redise pour lui les mots de guérison. »

Yves Bonnefoy, « Vrai lieu »,
in *Du mouvement et de l'immobilité de Douve,*
Mercure de France, 1953. (© Gallimard)

Personnages

ARMIR, un homme d'une cinquantaine d'années

LUZAK, un homme d'une trentaine d'années ; il porte un costume un peu misérable

SIMONE, une femme d'une soixantaine d'années

PAUL, un ami de longue date, même âge

ARNAUD, un homme d'une quarantaine d'années

ESTELLE, son ex-femme, même âge

Lieu

La terrasse d'un petit café.

Des tables et des chaises.

Matin

Armir et Luzak.

– Je suis content de te revoir.

– Moi aussi.

– Comment va la famille ?

– Aux dernières nouvelles... tout le monde allait bien.

– Ça remonte à quand ?

– Ça fait sept semaines... un peu plus. J'ai essayé d'appeler, mais ça ne répond jamais.

– Tu leur as écrit ?

– Oui, bien sûr, j'écris tous les jours. J'envoie des cartes postales.

– Tu auras des nouvelles. Il y a toujours des retards. Toutes sortes de retards.

– J'essaie de ne pas m'inquiéter.

– C'est plus fort que toi évidemment. Mais ça ne produit rien de bon.

– Non.

Pause.

– Quand j'ai débarqué ici, je suis resté huit mois sans recevoir un seul mot de la maison. J'étais fou d'inquiétude. J'écrivais tous les jours, tout comme toi. J'avais très peu d'argent. Presque tout passait en cartes postales et en timbres. Mais un jour... un jour, j'ai fini par avoir de leurs nouvelles. C'était une lettre de ma mère. Tu sais, c'est elle dans la famille qui avait le moins fait d'études, mais c'est elle qui écrivait les plus belles lettres. Et drôles avec ça ! Je guettais toujours ses lettres.
Pause.
Tu auras de leurs nouvelles.

– J'espère au moins qu'ils reçoivent bien mes cartes.

– Tu les affranchis correctement ?

– Oui, bien sûr.

– Eh bien dans ce cas, il faut faire confiance au service postal.
Pause.
Je sais… ce n'est pas très rassurant.

– Je veux qu'ils sachent que je suis arrivé sain et sauf et que tout va bien.

– Tout va bien, vraiment ?

– Non. Tout va très mal.

– Ça, fallait s'y attendre.

– Oui, je sais.

– Tout ira chaque jour un peu moins mal. Ça arrivera sans que tu t'en rendes compte. Mais ça arrivera. D'ici quelques mois tu ne te reconnaîtras plus.

– Aujourd'hui non plus je ne suis pas sûr de me reconnaître. J'aperçois mon reflet dans les vitrines et je me demande… c'est qui ça ? C'est très… déroutant.

– Bien sûr que ça l'est. Mais fallait s'y attendre. Tu es un étranger ici, et un étranger n'oublie jamais qu'il est un étranger. Tu ne peux rien reconnaître sinon toi-même… mais toi-même dans un monde que tu n'as encore jamais vu, dans un monde que tu as, peut-être, imaginé. Sauf que tu ne peux jamais imaginer un pays tel qu'il est vraiment. Tu ne peux jamais imaginer… la lumière à certaines heures du jour, ou le bruit de la circulation. Le téléphone a une tonalité différente. Le vert d'une feuille n'est pas le vert des feuilles que tu connais. Tes pas sur le trottoir résonnent autrement que chez toi. Tu aperçois ton visage dans une vitrine et l'expression que tu lis sur ton visage est une expression que tu ne reconnais pas. Tu n'es plus qui tu étais… et tu n'es pas encore qui tu deviendras.

Pause.

– Tu es devenu qui ?

– Je suis devenu un exilé. Un éternel étranger.

– C'est ça que je deviendrai ?

Une mort

(A Death)

« Par la brièveté de la porte, vois
Le pain brûler sur la table.
Par le bois cloué mort dans la porte, prends
Mesure de la nuit qui couvre la terre. »

Yves Bonnefoy, « La voix encore »,
in *Ce qui fut sans lumière,*
Mercure de France, 1987. (© Gallimard)

Personnages

LA MÈRE, dans les soixante-cinq ans

LE FILS, dans les quarante ans

Tous deux le visage pâle et émacié ; les mouvements lents.

Lieu

Une maison isolée en pleine campagne.

Une fenêtre, une porte, une table en bois et trois chaises.

1

Aube.
La mère et le fils assis à la table.
Après un long silence :

LE FILS.– Elle sera là quand ?

LA MÈRE.– J'en sais trop rien.

LE FILS.– Mais t'es sûre qu'elle va venir ?

LA MÈRE.– On me l'a dit.

LE FILS.– Qui te l'a dit ?

LA MÈRE.– Quelqu'un qui la connaît. Un homme.

LE FILS.– On le connaît ?

LA MÈRE.– Non.

Pause.

LE FILS.– Qu'est-ce qu'il a dit ?

LA MÈRE.– Il a dit « votre fille m'a chargé de vous dire qu'elle passera vous voir bientôt ».

LE FILS.– De quoi il avait l'air ?

LA MÈRE.– Ordinaire. Un homme ordinaire.

LE FILS.– Mais il n'est pas d'ici ?

LA MÈRE.– Non. Sa tête ne me disait rien.

Pause.

LE FILS.– Il n'a rien dit d'autre ?

LA MÈRE.– Il m'a souhaité le bonjour.
Pause.
Le village était désert. Je n'ai vu presque personne. Rien n'était ouvert. Je n'ai rien rapporté. Sur le chemin du retour, j'ai cru que j'allais m'évanouir. Mais je voulais te dire pour ta sœur. C'est ça qui m'a fait tenir.

Pause.
Quand je suis rentrée tu dormais déjà.

LE FILS.– Je me suis endormi très tôt. Y a plus de pétrole pour la lampe. Quand il fait noir faut que je dorme. J'ai essayé de rester éveillé. Mais ça n'a servi à rien.

Pause.

LA MÈRE.– Je n'ai pas dormi du tout.

Lent fondu au noir.

2

Plus tard.
Le fils se tient à la fenêtre.
La mère est toujours assise à la table.

LE FILS.– Y a quelqu'un sur la route.
Pause.
C'est le vieux Paul, de la laiterie.

LA MÈRE.– Comment vois-tu si loin ?

LE FILS.– Il n'a pas son chien avec lui. Il a toujours son chien avec lui.

LA MÈRE.– C'était un vieux chien.

LE FILS.– Rotule, il s'appelle.

LA MÈRE.– J'étais à la laiterie avant-hier. Le chien n'y était pas.

LE FILS.– Qu'est-ce que tu faisais à la laiterie ?

LA MÈRE.– Je me disais que peut-être ils auraient… quelque chose.

LE FILS.– Comment ça se pourrait ?

LA MÈRE.– Quelque chose qu'ils auraient… caché.

Je dis je

(I Say I)

« Esse est percipi aut percipere. »
George Berkeley

« À jeun perdue glacée
Toute seule sans un sou
Une fille de seize ans
Immobile debout
Place de la Concorde
À midi le Quinze Août. »

Jacques Prévert, « La belle saison »,
in *Paroles*, Le Point du jour, 1945. (© Gallimard)

Personnage

UNE FEMME, âge indéterminé

Commande d'écriture de la compagnie Sugar Cane (Suisse), *Je dis je* a été créée le 15 novembre 2011 au Passage, Théâtre de Neuchâtel, dans une mise en scène de Frédéric Mairy (spectacle *Le Désordre des choses*). Avec Carine Martin.

Les lumières montent.
Une scène vide.
Une femme, à genoux.
Elle porte un foulard sur la tête.

Je dis je. Je dis je devant vous. Vous dites vous c'est-à-dire moi. Je dis vous c'est-à-dire vous. Vous êtes vous pour moi et je suis vous pour vous. Nous sommes tous les deux vous.

Je me tiens ici. Je me tiens devant vous. Vous êtes là. Je suis là pour vous et vous êtes là pour moi. Mais nous sommes tous les deux ici pour nous-mêmes.

J'ai entendu le chant des baleines dans mon sommeil, mais je n'ai jamais vu de baleine et éveillée je n'en ai jamais entendu chanter. Peut-être que tout ce que j'entends ce sont mes propres plaintes. Mais pourquoi mes plaintes ne ressembleraient pas au chant d'une baleine ? On m'a dit qu'elles chantaient. Peut-être aurait-il mieux valu qu'on ne me le dise pas.

Je me suis étonnée et j'ai oublié.
J'ai rêvé, deviné et imaginé et regardé.
J'ai tremblé.
J'ai trébuché.
J'ai ri et fait semblant.
J'ai chapardé, prié et meurtri et menti.
J'ai voulu voler, m'envoler de mes chaussures, de mes vêtements, être nue dans les airs.

« J'ai appris très tard à aimer les oiseaux
je le regrette un peu
mais maintenant tout est arrangé
on s'est compris [1] »

Il y a eu des fois où j'avais tout oublié de moi. Comme si j'étais devenue quelqu'un d'autre. Je ne connaissais pas cette personne que j'étais devenue. Je n'avais pas de souvenirs. Dans les couloirs mes pas ne faisaient aucun bruit, dans les miroirs je n'avais pas de visage, dans les restaurants je ne mangeais rien, j'avais beau regarder et regarder, le visage des autres

1. Jacques Prévert, « Au hasard des oiseaux », in *Paroles*, *op. cit.*

Dernier rivage

(Boxman)

« Nul au monde n'est inintéressant.
Un destin, c'est l'histoire d'un monde.
Chaque monde a son goût, sa spécificité,
et aucun autre ne lui ressemble.

Et l'homme qui a vécu dans l'ombre,
avec cette ombre nouant amitié,
celui-là, son peu d'intérêt même
parmi les hommes a fait son intérêt.

Chacun a son monde secret,
avec son moment le meilleur,
son heure entre toutes terrible.
Mais tout cela est inconnu de nous.

Et quand meurt un homme, avec lui
meurt aussi sa première neige,
et son premier baiser, et son premier combat...
Tout cela, avec lui il l'emporte.

Oui, les ponts et les livres demeurent,
les machines et les toiles de maître,
oui, bien des choses ont destin de rester,
mais il en est qui disparaissent !

Telle est la loi de ce jeu sans pitié.
Sont-ce des gens qui meurent ? – Non, des mondes.
Les gens, pauvres mortels, restent dans nos mémoires.
Mais que savions-nous d'eux en vérité ?

Que savons-nous de nos amis, nos frères,
que savons-vous de notre unique aimée ?
Et, sachant tout de notre propre père,
au fond nous ne connaissons rien de lui.

Les gens s'en vont... Rien ne peut nous les rendre.
Leur monde secret jamais ne renaîtra.
Et chaque fois, chaque fois, cette perte
me donne une envie de crier. »

Evgueni Evtouchenko, « Nul au monde... »,
traduction Hélène Henry, inédit, 2017.

Personnage

RINGO, un homme d'origine africaine, une trentaine d'années.
Il porte un jean délavé, un débardeur et une chemise à rayures. Ses pieds sont nus.

Il s'adresse directement au public.

Lieu

Un parc que longe une profonde tranchée de chemin de fer. Ombres des arbres. Un grillage bas borde la tranchée sur toute sa longueur.
De temps à autre, on entend un train passer dans la tranchée en contrebas.
Au centre du plateau, une structure qui ressemble à une boîte. Elle est composée de cartons, d'une bâche en plastique, de cordes, de couvertures, de bouts de bois divers, de panneaux de tôle ondulée. C'est un cube d'environ deux mètres de côté. Un grand parapluie, ouvert, a été planté à l'un des angles supérieurs de la boîte. Une chaise pliante en plastique est installée à l'ombre du parapluie. C'est la maison de Ringo.

Tandis que les lumières montent, on entend un train passer dans la tranchée.
Alors que s'estompe le roulement du train, Ringo émerge de derrière la boîte.
Il a dans les mains une pelle à poussière et une balayette.
À l'aide de la balayette, il jette par-dessus le grillage la poussière qu'il a ramassée.
Il se tourne vers le public et pose sur le sol la pelle et la balayette.
Tout en parlant, il s'avance vers le public, s'approchant tout près de lui.

Que vous raconter ? Un matin je me suis réveillé et mon père n'était plus là. Un matin je me suis réveillé et tout ce que je connaissais avait disparu. Je me suis réveillé et je n'avais plus de nom. Je me suis réveillé et j'étais dans un autre pays.

Voici mes mains, voici mes yeux. C'est moi. J'ai vécu tant de vies que parfois je ne sais plus qui je suis. Vous pouvez me dire qui je suis ? Nous sommes des inconnus, nous trois, moi, vous et moi. C'est pas mal de commencer par là. Sans rien attendre. Tout ce que nous pouvons demander, vous de moi et moi de vous, c'est le genre de courtoisie qu'on adopte face à un inconnu. On pourrait apprendre à se connaître, un petit pas après l'autre. Les commencements sont toujours difficiles.

Je suis d'un autre lieu. Un autre lieu paraît toujours un autre temps. Je viens d'un autre temps. C'est à mon enfance que je pense. Je ne suis plus un enfant. Personne n'est plus un enfant, même les enfants. C'est ce qui m'apparaît parfois, quand j'ai le cafard. J'ai souvent le cafard. Mais ça, vous n'avez pas à le savoir. C'est ma vie privée. C'est rien qu'entre moi et moi.

Il s'avance jusqu'à la chaise en plastique et s'assied à l'ombre du parapluie.

Quand j'étais enfant, je jouais et jouais sans fin. Les jours étaient aussi longs et vastes qu'un monde. Peut-être que le monde où je vivais n'était qu'un petit monde, mais l'étroit chemin qui passait devant ma maison était une grand-route, les portes de mes voisins étaient des portes ouvrant sur d'autres pays. Je jouais et jouais toujours. Et à la fin de la journée, la nuit me renvoyait chez moi, auprès de ma mère, à la table de la cuisine, puis dans mon lit. Mon père m'embrassait sur le front et ma mère me chantait une chanson. Je me souviens de tout ça. C'était mon pays. C'était un autre temps.

Il se lève et quitte l'ombre du parapluie ; il lève les yeux.

Vous voyez le ciel ? J'ai connu un autre ciel. C'est drôle de se dire qu'il y a des ciels différents. Certains sont plus grands que d'autres. Certains vous enferment et d'autres vous laissent partir. Celui-ci... ne fait ni l'un ni l'autre. Parfois il peut être du même bleu qu'une coquille d'œuf. Il y a des oiseaux qui pondent des œufs tout bleus. Je ne sais pas comment on les appelle, quelle espèce d'oiseau c'est. Je ne sais pas grand-chose de grand-chose.

Mais j'en sais long sur une chose. Une chose qui m'est arrivée, dans un autre temps. Mon souvenir de ce qui est arrivé n'est pas tout ce qui est arrivé. C'est comme un miroir brisé, un rêve dont je me suis éveillé, en me demandant où j'étais.

Il désigne sa boîte d'un geste de la main.

Ça, c'est ma maison. Je l'ai fabriquée tout seul. Elle ne m'a rien coûté. Je n'ai rien à dépenser. Je n'ai que mon souffle à dépenser. Je peux parler. Que valent mes paroles ? Je peux vous raconter des histoires. Que valent mes histoires ?

Je vais vous raconter ce que je sais. Je peux me raconter. C'est tout ce que j'ai à vous raconter. Mais en quoi un autre que vous serait-il intéressant ?

Quand on a une famille, on a quelqu'un pour nous écouter, quelqu'un qu'on peut écouter. Une voix qu'on connaît, une voix qu'on aime... elle nous enveloppe et fait qu'on se sent à l'abri... même si on n'est pas à l'abri. Une voix qu'on aime peut être tout ce qu'il y a entre soi... et le bout du monde.

Il n'y a plus de voix que j'aime. Il m'arrive pourtant de les guetter. Je retiens mon souffle et je guette des voix que je n'entendrai plus jamais.

J'avais une famille. Je n'en ai plus.

Mon père, on me l'a arraché des bras. En général, on imagine plutôt le père tenant le fils dans ses bras, ou la mère, en général c'est la mère, mais là c'est moi qui tenais mon père. Et on me l'a arraché des bras.

Des soldats l'ont emmené. Quand je dis soldats, je veux dire des hommes en uniformes de soldats. N'importe qui peut enfiler un uniforme et se faire appeler soldat.

le prisonnier et son gardien

(the prisoner and his keeper)

« N'étant que la puissance du rien,
La bouche, la salive du rien,
Je crie,

Et au-dessus de la vallée de toi, de moi
Demeure le cri de joie dans sa forme pure. »

Yves Bonnefoy, « La terre »,
in *Dans le leurre du seuil,*
Mercure de France, 1975. (© Gallimard)

Personnages

LE PRISONNIER, un homme d'environ trente ans

SON GARDIEN, un homme de cinquante ans

1

– Tu rêvais encore

– À quoi je rêvais ?

– Va savoir

– Je parlais ?

– Des mots je les ai notés rien que des mots

– Il fait encore nuit ?

– Va savoir

– Je peux avoir quelque chose à manger ?

– Non

– J'ai faim

– T'as toujours faim putain peut-être ils ont arrêté de te nourrir
longue pause
Tu devrais arrêter de rêver j'en ai ras le cul

2

– Il est pas tombé une goutte de pluie depuis un bout de temps on a besoin de pluie la terre est trop sèche dure comme une pierre sans une goutte de pluie que veux-tu qu'il pousse ? quand il pleut après une saison longue et sèche tu peux entendre la terre elle fait un bruit elle soupire elle expire comme si elle avait retenu son souffle la nature est comme ça comme un homme un homme qui soupire qui soupire de plaisir tu connais rien à tout ça suffit de te regarder pour savoir je déteste te regarder sale putain d'ignare

3

– T'as jamais entendu un homme hurler ? hurler pour de bon ? tu hurleras quand ce sera l'heure je sais pas quand bientôt peut-être dans longtemps peut-être

– C'est vous qui me ferez hurler ?

– Quelqu'un d'autre

– Vous m'entendrez ?

– J'ai déjà entendu des hommes hurler tous les hommes hurlent pareil pas au début mais au bout du compte au bout du compte tout homme pousse le même cri que n'importe quel autre à la toute fin tu devrais te demander est-ce que tu t'entendras peut-être ce sera la seule fois que t'entendras un homme hurler hurler pour de bon quand tu t'entendras mais est-ce qu'un homme peut s'entendre hurler ? t'y as déjà pensé ? est-ce qu'un homme s'entend hurler ?

– Je ne sais pas

– Tu finiras par savoir mais tu pourras le dire à personne

– Je ne sais pas

– Tu pourras pas

– Je ne sais pas

– Monsieur croit donc péter plus haut que les autres ?

4

– Une bonne petite chatte là tout de suite ça me ferait pas de mal dix minutes un truc qui mouille rien de spécial un truc rapide histoire de décharger ce poids que j'ai là dans les couilles qu'est-ce t'en penses ? qu'est-ce t'en penses ? qu'est-ce t'en penses ? t'y penses ? est-ce que t'y

Tout au long de la nuit

(All Through the Night)

« Il me semble, ce soir,
Que nous sommes entrés dans le jardin, dont l'ange
A refermé les portes sans retour. »

Yves Bonnefoy, « L'été de nuit »,
in *Pierre écrite*, Maeght, 1958. (© Gallimard)

Personnages

LUI, proche de la cinquantaine

ELLE, sa femme, même âge

Une salle d'hôpital.
À une heure avancée de la nuit.
Un lit, un meuble de chevet avec une lampe, une carafe et un verre.
Un homme est assis dans le lit.
Sa femme est assise sur une chaise à côté du lit ; elle porte un hijab.
Hormis la douce lumière qui filtre par une fenêtre au fond de la salle, tout est plongé dans la pénombre ; on discerne les vagues contours d'autres lits où dorment d'autres patients.
Le couple parle à voix basse.

ELLE.– Tu veux de l'eau ?

LUI.– Un peu, s'il te plaît.

Elle prend la carafe, verse de l'eau dans un verre et le lui tend.

ELLE.– Je suis désolée, je n'ai pas pu venir plus tôt.

LUI.– J'étais inquiet.

ELLE.– Je me doutais bien.

LUI.– Mais je savais que tu viendrais.

ELLE.– Il n'y a pas de couvre-feu pour le moment, mais ça n'empêche... il n'y a pas grand monde dans les rues.

LUI.– Tu as vu ma mère ?

ELLE.– Hier. Elle voulait me donner quelque chose pour toi, mais...

LUI.– Elle n'a pas à me donner quoi que ce soit.

Il boit quelques gorgées d'eau.

ELLE.– Ses poules ne pondent pas.

LUI.– Elle a de quoi les nourrir ?

ELLE.– Un peu.

LUI.– Sans doute qu'elles sont angoissées. Elle leur parle ?

ELLE.– Tous les jours.

LUI.– Et la chèvre ?

Pause.

ELLE.– Elle a dû vendre la chèvre.

LUI.– Non !

ELLE.– Si, si, chuuut. Elle a dû la vendre.

LUI.– Qu'est-ce qu'elle en a tiré ?

ELLE.– Moins qu'elle aurait dû.

LUI.– Elle aurait dû attendre que je sois sorti de là.

ELLE.– Elle ne pouvait pas.

LUI.– Elle ne sait pas marchander.

ELLE.– Elle sait très bien. Mais c'est dur de marchander quand personne n'a de quoi marchander en échange.

LUI.– Elle en a tiré combien ?

ELLE.– Je ne sais pas au juste. Elle a dit qu'elle avait demandé ce qu'elle pensait être un bon prix… et elle en a tiré la moitié.

LUI.– Comment elle sait ce que c'est, un bon prix ?

ELLE.– Tu ne devrais pas la sous-estimer. Elle sait très bien.

LUI.– Qu'est-ce qu'elle en sait ? Elle –

Elle met doucement la main sur la bouche de son mari.

ELLE.– Chuuut, chuuut… ne t'énerve pas.

Pause.
Elle retire sa main.

LUI.– Comment ne pas m'énerver ?

ELLE.– Je sais, mais… tu ne peux rien y faire.

LUI.– Il faut que je sorte de là.

ELLE.– Tu sortiras. Bientôt. Quand tu seras suffisamment remis.

LUI.– Et en attendant ma mère vend tout ce qu'elle possède.

ELLE.– Elle ne vend pas tout. Elle fait ce qu'elle a à faire.

LUI.– Les gens profiteront d'elle.

Ali

(Ali)

« Le silence taillait des crayons dans la rue »

Louis Aragon, « Poème à crier dans les ruines »,
in *La Grande Gaîté,* Gallimard, 1929.

Personnages

ALEX, la trentaine

FRANCK, la trentaine

FABIENNE, la quarantaine

Commande d'écriture de Philippe Delaigue pour La Fédération [Théâtre], dans le cadre du projet « Cahier d'histoires #1 ».

La cour d'un lycée.
Après-midi.
Franck, adossé au mur du lycée, roulant une cigarette.
Alex s'approche.

ALEX.– On t'a dit quelque chose ?

FRANCK.– Pas grand-chose.

ALEX.– Tu sais quand on pourra retourner à l'intérieur ?

FRANCK.– Quand la police en aura terminé.

ALEX.– Qu'est-ce qu'ils font exactement ?

FRANCK.– Ils sont en train de parler aux élèves.

ALEX.– Oui, mais de quoi ?

FRANCK.– *(haussant les épaules)* Je n'en sais pas plus que toi.

ALEX.– Qu'est-ce que tu sais ?

FRANCK.– Tu ne peux pas te faire une petite idée tout seul ?

ALEX.– Bien sûr que je peux.

FRANCK.– Alors pourquoi tu me demandes ?

ALEX.– Qu'est-ce que tu as ?

FRANCK.– Rien.

Il a fini de rouler sa cigarette.

ALEX.– Tu sais que tu ne peux pas fumer dans l'enceinte du lycée.

FRANCK.– Je ne vais pas fumer.

Il glisse la cigarette roulée dans la poche de sa chemise et commence à en rouler une autre.
Pause.

ALEX.– Je te posais une question, c'est tout.

FRANCK.– La police demande où est Ali. C'est Ali qu'ils recherchent. Ils sont venus pour l'embarquer. J'ai appris qu'ils avaient cueilli sa mère ce matin, et qu'on était sans nouvelles de son père. Donc, où est Ali ?

Pause.

ALEX.– Donc où est-il ?

Pause.

FRANCK.– Ils ne le trouveront pas ici au lycée.

ALEX.– Mais tu sais où il est ?

Pause.

FRANCK.– Aucun des élèves ne sait où il est.

ALEX.– La dernière fois qu'on l'a vu au lycée, c'était quand ?

FRANCK.– Tu le connais ?

ALEX.– Il n'a jamais cours avec moi.

FRANCK.– Je lui ai parlé au CDI deux ou trois fois.

ALEX.– Il est grand, non ?

FRANCK.– À peu près ta taille.

Il finit de rouler sa cigarette, la glisse dans la poche de sa chemise et commence à en rouler une autre.

ALEX.– Je l'ai vu traîner avec les autres.

FRANCK.– Les autres quoi ?

ALEX.– Les autres gamins qui traînent du côté du gymnase.

FRANCK.– Tous les... nouveaux venus...

ALEX.– Pas tous, non. Certains gamins sont plus... intégrés que d'autres.

FRANCK.– Intégrés à quoi ?

ALEX.– Tout ce que je dis, c'est qu'il avait l'air un peu marginal.

FRANCK.– Marginal ? Tu sais quelque chose de lui ?

ALEX.– Et toi ?

Fabienne les rejoint.

FABIENNE.– Ils ont presque terminé.

FRANCK.– Ils en sont où ? Avec qui ?

les paroles

(the words)

« La sœur silencieuse aux voiles blancs et bleus
Entre les ifs, derrière le dieu du jardin
Dont la flûte est muette, baissa la tête et fit signe mais ne dit mot.

Mais la fontaine jaillit et sur la branche l'oiseau chanta
Rachète le temps, rachète le rêve
Le gage de la parole inentendue, improférée

Jusqu'à ce que le vent
Ait de l'if secoué fait choir mille murmures

Et nobis post hoc exsilium. »

T.S. Eliot, « Mercredi des cendres »,
in *Poésie,* traduction Pierre Leyris, Seuil, 1947.

Personnages

HELEN, entre trente et cinquante ans

PAUL, quelques années de plus

Commande d'écriture de Jean Lebeau, Théâtres de Nîmes, dans le cadre du projet « Un noir, une blanche », *les paroles* a été créée le 8 octobre 2002, à Nîmes, dans une mise en scène de Michel Dezoteux. Avec Thierry Coma (Paul) et Henriette Torrenta (Helen). Pièce traduite avec le soutien de la Maison Antoine Vitez - Centre international de la traduction théâtrale. Traduction revue et corrigée depuis la première édition (Théâtrales, 2002).

1

aube
faible lumière
une petite route de campagne
un arrêt d'autocar
Paul et Helen
ils sont pauvrement vêtus
ils sont assis sur leur valise cabossée

– Cette ville ou une autre quelle différence ?

– Une autre ville ce sera mieux

– C'est ce que tu disais avant qu'on vienne ici

– Je sais

– Et maintenant on s'en va

– Je sais ce que je disais

– Et tu le redis encore

– La prochaine ville sera différente

– En quoi ?

– Je ne sais pas

pause

– Je me plaisais bien ici

– Qu'est-ce qui te plaisait ?

– Les gens étaient bons

– Ils n'écoutaient pas

– Sont-ils obligés ?

longue pause

– On voyagera aussi loin qu'on pourra avec ce qu'on a d'argent

– Gardes-en un peu pour une chambre ce soir et il faut qu'on mange

– On trouvera bien quelque chose en route

pause

– Du pain frais

– Des pommes

– Des cerises

– Du jambon

– Du fromage

– Des pâtisseries

– Du melon

pause

– Un peu de pain au moins

– Et des pommes

– Si on peut se les permettre

pause

– La patience est une vertu

– Qui peut se permettre le pain peut se permettre la vertu

pause

– Je suis très fatiguée

– Je sais

– J'espère que je pourrai dormir dans le car

pause

– Je parlerai de bonne heure demain je trouverai un bon emplacement peut-être le marché

pause

Tout ce que je veux c'est que les gens ne tournent pas le dos ici ils tournaient tous le dos

pause

Un nègre comme moi

– Ne dis pas ça

Photographies de A

(Photographs of A)

« Pour lancer ce cri, je me vide. »

Antonin Artaud, *Le Théâtre de Séraphin,*
L'Air du temps, 1948. (© Gallimard)

Personnage

A

Notes

1. Les passages en italique suivis d'un astérisque figurent en français dans le texte original.

2. L'écriture de ce texte a été inspirée et nourrie par l'essai de Georges Didi-Huberman, *L'Invention de l'hystérie (Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière).*

Photographies de A a été écrite en février 2007 lors d'une résidence de l'auteur au Centre Intermondes de La Rochelle, à l'invitation de L'Utopie, Centre de création artistique (direction Patrick Collet et Denise Vlaneck). La pièce a été créée le 14 mars 2012 au Phénix, Scène nationale de Valenciennes, dans une mise en scène de Frédéric Laforgue (compagnie Les Blouses Bleues). Avec Anne-Catherine Régniers.

Préambule

Pour écrire le texte qui suit, il m'a fallu imaginer certains aspects de sa mise en scène. À l'exception des indications scéniques relatives aux états de lumière – que j'estime essentiels –, ces suggestions de mise en scène restent ouvertes à l'interprétation ou pourront être purement et simplement ignorées.

La scène : une basse estrade en bois, profonde d'environ deux mètres, occupant toute la largeur de l'espace de jeu. Cette estrade est divisée en trois zones. La première zone contient une chaise en bois à dossier droit, équipée d'un appuie-tête ou « étrier » en fer qui maintient parfaitement immobile la tête de la personne assise. La deuxième zone contient un tapis persan ; dans le coin supérieur droit du tapis, il y a un trépied en bois, haut d'environ deux mètres, sur lequel est fixée une ampoule électrique, nue. La troisième zone contient un lit d'hôpital en fer noir muni de barres latérales qu'il est possible de lever et baisser ; les draps, l'édredon et les oreillers sont blancs ; le lit est équipé de lourdes sangles en cuir, destinées à entraver la patiente. Derrière chacune de ces trois zones, il y a un ensemble de trois écrans, placés l'un derrière l'autre, qu'il est possible de lever et baisser. Ces écrans sont respectivement gris clair, gris foncé et noirs ; ainsi, la toile de fond de chacune de ces trois zones peut changer de couleur, les trois zones peuvent avoir des toiles de fond de couleurs différentes, etc.

La lumière : cette pièce, je l'imagine jouée dans une lumière assez faible ; une lumière qui soit proche de celle d'une lampe à gaz ou d'un éclairage aux bougies. Quand les indications scéniques signalent que la lumière est portée *à son comble*, j'entends par là qu'elle passe de l'obscurité au faible niveau décrit plus haut. L'obscurité est très importante dans ce texte, et devra être aussi complète que possible. Quand une *lumière intense* est indiquée, j'entends par là une lumière dont l'intensité sera violente, douloureuse ; elle devra envahir l'espace de jeu.

Le costume : une chemise de nuit blanche, toute simple, sans manches, avec une rangée de boutons sur le devant du corsage. Pieds nus. Cheveux défaits.

I

Obscurité.

Regardez-moi... est-ce que vous me regardez ?... je n'ai pas le temps... pourquoi vous ne voulez pas me regarder ?... vous savez ce que j'ai qui ne va pas ?... pourquoi vous me regardez comme ça ?

La lumière commence à monter.

Mon visage est très calme... pourquoi c'est si long ?... je souffre de nostalgie et de misère... est-ce que vous me regardez ?

Lumière à son comble.
A sur la chaise, la tête maintenue par l'étrier en fer.
Toile de fond gris clair.

Ma constitution est anormale... quand vous me regardez je ne ressens rien du tout... pourquoi faut-il que vous me regardiez ?... mon visage est très calme... j'ai des infirmités de la mémoire... je devrais écarter les cuisses ?... regardez-moi... j'ai un malheur d'identité... il y a une plaie qui s'ouvre au-dedans de mon corps... une pose tragique imprime un air dur à mon visage... ma mémoire m'agresse... il ne s'est encore rien passé... je n'ai pas le temps... il y a une plaie... quelque chose est sur le point de se passer... je devrais écarter les cuisses ?...

Pause.

Je vais hurler.

Noir.

II

Obscurité.

Quelque chose est en train d'advenir... je commence à me ressembler... que doit-il se passer ?... je ne peux pas bouger mon bras gauche...

La lumière commence à monter.

Je peux parfois le bouger... je ne peux pas toujours le bouger... je peux le bouger plus souvent que je ne peux pas le bouger...

Lumière à son comble.
A comme précédemment.
Toile de fond gris foncé.

Qu'y a-t-il entre le regard et la douleur où le regard se porte ?

Pause.

J'étais une enfant chétive le vent me renversait mes yeux étaient très bleus mes cheveux blond foncé au fond du jardin j'étais seule dans le royaume du monde mon visage ne manifestait aucun signe de ce qui était à venir j'étais seule mes cheveux blond foncé mes yeux très bleus je ne voulais pas parler je ne voulais pas apprendre je voulais un ruban rouge pour y faire un nœud à nouer dans mes cheveux regarder dans une glace et me voir quand on est trop seul on ne parle plus de solitude parmi les fleurs je nouais de rubans mes cheveux blond foncé je vivais dans le royaume d'un enfant le vent qui me renversait me donnait une bonne leçon que je ne voulais pas apprendre je me cachais à l'ombre des fleurs mes cheveux blond foncé tout brûlants de rubans

Noir.

Personnages

JOSEF, aveugle, la cinquantaine

IVAN, idem

ANDREÏ, idem

LA FILLE, douze-treize ans

LA VIEILLE FEMME, septuagénaire

LA FEMME, la cinquantaine

Note

Il est possible de jouer cette pièce sans les trois rôles féminins ; il suffira d'ajuster certaines transitions en conséquence.

Soir.
Un bistro de seconde zone.
Lumière faible et jaunâtre.
Fumée de cigarettes flottant dans l'air.
Brouhaha indistinct d'autres clients (invisibles).
Trois hommes pauvrement vêtus sont assis autour d'une table ronde (le reste du bistro dans la pénombre).
Ils portent tous les trois des lunettes noires.
Sur la table, devant chacun d'eux, une canne blanche repliée.
Ils sont en train de boire du vin ; une bouteille trône au centre de la table.
Après une pause :

JOSEF.– Pourquoi on vient ici ?

IVAN.– C'est bon marché.

ANDREÏ.– Pas si bon marché que ça.

IVAN.– Assez bon marché pour nous.

JOSEF.– Il y a des endroits meilleur marché.

IVAN.– Nous avons certains critères.

ANDREÏ.– Oui, sans doute.

JOSEF.– À savoir ?

Pause.

IVAN.– Le vin ici n'est pas mauvais.

JOSEF.– J'en ai bu de meilleurs.

ANDREÏ.– Moi pareil.

IVAN.– Je n'ai pas dit que je n'en avais pas bu de meilleurs.

JOSEF.– Tu boirais n'importe quoi.

Pause.

IVAN.– Il y a les attractions à prendre en compte.

ANDREÏ.– Quelles attractions ?

IVAN.– La collection de CD du patron.

JOSEF.– Je m'en fiche un peu. Elle n'est pas à mon goût.

IVAN.– Qu'est-ce qui est à ton goût ?

JOSEF.– Autre chose.

IVAN.– Mais encore ?

JOSEF.– J'apprécie la bonne musique.

IVAN.– Comment définirais-tu la « bonne musique » ?

ANDREÏ.– Laisse-le donc.

IVAN.– Pourquoi ?

ANDREÏ.– Parce que tu deviens crispant.

IVAN.– Moi ?

ANDREÏ.– Oui.

Pause.

JOSEF.– Quand la bouteille sera vide, je m'en irai.

ANDREÏ.– Tu iras où ?

JOSEF.– Je m'en irai quand la bouteille sera vide, c'est tout.

IVAN.– Ça ne saurait tarder.

JOSEF.– Tant mieux.

Pause.

IVAN.– Qui a payé la bouteille ?

ANDREÏ.– Moi.

JOSEF.– Combien on te doit ?

ANDREÏ.– Rien.

IVAN.– Allez, combien ?

ANDREÏ.– Ce soir, c'est moi qui régale.

JOSEF.– Non.

ANDREÏ.– Pourquoi non ?

chacun sa part

(the share)

« Mais pourtant ses bras n'étaient que des bouts de bois
Mais pourtant ses boyaux n'étaient qu'une vieille chaîne de montre
Mais pourtant ses pieds étaient deux vieilles cartes postales
Mais pourtant sa tête était un carreau cassé

"J'abandonne", dit-il. Il abandonna.

La Création avait encore échoué. »

Ted Hughes, « Histoire pour s'endormir »,
in *Corbeau*, traduction Claude Guillot, La Différence, 1980.

Personnages

SUGAR, une vingtaine d'années

TEX, même âge

LE GOSSE, une quinzaine d'années

1

nuit
une petite chambre dans une pension de famille
deux lits
Sugar et Tex
après un long silence :

SUGAR.– Le chien le mec avec le chien

TEX.– Quoi le mec ?

SUGAR.– Tu l'as vu ?

TEX.– Quel chien ?

SUGAR.– Le chien blanc un de ces chiens-cochons

TEX.– C'est quoi un chien-cochon ?

SUGAR.– Ça ressemble à un cochon ça s'appelle autrement

TEX.– J'ai jamais vu de chien qui ressemble à un cochon

SUGAR.– On les appelle comme ça parce qu'ils ressemblent vaguement à un cochon et qu'ils sont teigneux comme pas deux putain

TEX.– C'est pas teigneux les cochons

SUGAR.– Si ça l'est

TEX.– Les cochons ?

SUGAR.– Là je te parle de ce mec avec le chien blanc

TEX.– Quoi ce mec ?

SUGAR.– Tu l'as vu ?

pause

TEX.– Je sais pas

SUGAR.– T'es aveugle ?

pause

TEX.– J'ai vu deux-trois mecs avec des chiens

SUGAR.– Là je te parle d'un chien blanc

TEX.– Je me souviens pas de quelle couleur ils étaient

pause

SUGAR.– C'est lui le mec qu'on cherche

TEX.– Pourquoi on le cherche ?

pause

SUGAR.– Mais qu'est-ce que t'as ?

TEX.– Rien

SUGAR.– T'as parlé que de ça toute la journée

TEX.– De quoi ?

SUGAR.– De voir si on pourrait pas trouver quelqu'un à arnaquer

TEX.– Ah ça

SUGAR.– Ouais ça

TEX.– Dépouiller quelqu'un

SUGAR.– Donc qu'est-ce t'en penses ?

TEX.– De quoi ?

SUGAR.– De le faire putain

pause

TEX.– Pourquoi on irait dépouiller ce mec avec le chien ? c'est rien qu'un connard avec un chien

SUGAR.– Je l'ai calculé c'est un dealer il trimballe toutes sortes de fric et de drogues il va nulle part sans ce chien il le tient au bout d'une grosse chaîne t'as pas vu ?

TEX.– Qui t'a dit que c'était un dealer ?

SUGAR.– Ce gosse qu'on a rencontré

TEX.– Quel gosse ?

Rapport pour une académie[1]

(que monsieur F. Kafka veuille bien m'en excuser)

1. Texte écrit en 2011 pour un recueil hors commerce en l'honneur de Jean-Pierre Engelbach et des trente ans des éditions Théâtrales. L'auteur devait prendre appui sur l'ultime réplique de *Conversation chez les Stein sur monsieur de Goethe absent* de Peter Hacks : « Oh ! mon Dieu, pourquoi donc tout nous est-il à tous tellement trop difficile ? »

Éminents académiciens !

Vous me faites l'honneur de me demander de fournir à l'Académie un rapport sur la vie de dramaturge que j'ai menée autrefois.

Depuis ma sortie de l'asile, je n'ai accordé que peu de pensées à ces temps insouciants, extravagants, éprouvants et parfois plaisants. De fait, les divers médicaments que l'on m'a prescrits font qu'il m'est devenu quasiment impossible de m'en souvenir avec la moindre certitude. Mes médecins m'ont assuré que cette amnésie chimiquement induite était pour mon bien. Mais des fragments de mon passé demeurent incrustés dans mon esprit, tels des éclats de verre. Sans compter bien sûr mes diverses affections physiques, qui peuvent toutes être directement imputées à mon travail de dramaturge. Je ne peux hélas rien y faire et je dois vivre avec jusqu'à ce que la mort m'en délivre.

La première de ces affections est ma semi-surdité. Cette dernière, selon mes médecins, est ce qu'on appelle une affliction volontaire. Après avoir refusé pendant des années d'écouter les conseils et/ou les protestations des metteurs en scène avec qui j'ai eu le bonheur de collaborer, il semblerait que mon inattention devenait systématique chaque fois que j'en croisais un. Cette inattention systématique, souvent prise pour de l'indifférence ou pour de pures et simples mauvaises manières (ce dont, je l'espère, on ne saurait m'accuser), si elle fut d'abord une simple pose, s'est peu à peu traduite en manifestations physiques. Mes oreilles sont pour ainsi dire devenues aussi bornées que mes opinions. Je suis encore en mesure d'entendre très distinctement les acteurs, surtout quand ils sont incapables de se souvenir avec précision des répliques que j'ai écrites pour eux ; et les applaudissements du public, aussi indigents soient-ils, tonnent littéralement contre mes tympans. Mais, à ma grande honte, les metteurs en scène, je ne les entends pas. Je sais qu'il y a parmi eux des êtres exquis, dont les paroles pourraient m'être source de réconfort ou d'inspiration, mais je suis condamné à les regarder flotter autour de moi, aussi silencieux que des poissons.

La deuxième des épreuves physiques qu'il me faut endurer est ma schizophrénie visuelle. Cette dernière a été provoquée par toutes les années que j'ai passées à m'efforcer de regarder deux choses à la fois : ce que j'avais écrit et ce qui se jouait sur scène – deux choses qui étaient

Daniel Keene

Pièces courtes 3

Traduit de l'anglais (Australie) par Séverine Magois

Avec ce troisième volume de pièces courtes, Daniel Keene nous invite à pousser la porte de son cabinet de curiosités. Il nous livre de monstrueux spécimens façonnés par une société cruelle, où la misère côtoie le sublime.

L'urgence est avant tout de (se) raconter : à travers les monologues, les dialogues ou les récits, se devine la profonde solitude de femmes et d'hommes en marge. Peu de place ici pour la sensiblerie : la parole se gagne et se perd, les échanges se font à couteaux tirés. L'auteur fait éclater, sous le vernis social des apparences, les bas instincts et la violence animale de personnages tourmentés. Au cœur de cette clameur humaine, résonne le discours engagé – et parfois amusé – d'un dramaturge qui se joue de la langue sans jamais nous lasser.

ISBN : 978-2-84260-744-9 | 19 €

9 782842 607449

www.editionstheatrales.fr

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE